Paquerette Villeneuve : les mots vagabonds

Par Paul Toutant

Paquerette – sans accent circonflexe – Villeneuve est une écrivaine qui se dit écrivain. Une auteure qui refuse la féminisation des titres, car « en bon français, il faudrait dire auteuse ou autrice, précise-t-elle en riant. Je suis née avec une faute d'orthographe et depuis j'essaie de ne pas en faire ! »

Le ton est donné. Cet écrivain donc, née à La Tuque en 1932, a connu une carrière que beaucoup de journalistes pourraient lui envier. Elle a vécu plus de 30 ans à Paris, a fréquenté les peintres les plus célèbres, période qu'elle évoque avec émotion dans ses livres *Retour 1* et *Retour 2* publiés en 1986 et 1987 chez Leméac. Plus récemment, en 2006, elle publie ses *Carnets de vagabondage* chez le même éditeur. Elle y raconte cette fois son amitié avec Michel Tremblay et ses séjours à Key West et Cuba.

Le Far-Ouest

La Tuque. Félix Leclerc y est né; ses sœurs fréquentent le même couvent que la mère de Paquerette. « À cette époque, se souvient l'auteur, La Tuque était une ville de compagnies et presque tout le monde travaillait à l'usine de pâte et papier. Ça ne sentait pas le terroir; les fins de semaine, les bûcherons arrivaient à l'hôtel pour boire et rencontrer des femmes. Ils jouaient aux cartes avec le revolver sur la table ! »

La mère de Paquerette, une femme sensible, initie sa seule fille à la musique et aux lettres. La petite sait lire et écrire avant d'aller à l'école; déjà, Paquerette fait preuve d'une forte personnalité qui lui attire l'inimitié des religieuses : « Étant unique dès ma naissance, je suis restée singulière ! », lance-t-elle avec son humour pince-sans-rire. Cette singularité se précise au fil des ans, et Paquerette devient une adolescente délurée et solitaire : « Être toujours première de classe, ça isole, me confie-t-elle; on m'a même craché dessus quand j'ai sauté de la 7e à la 9e année. Ça m'a fait rire. »

L'amie des artistes

Installée à Montréal à 14 ans, Paquerette peut enfin assouvir ses désirs de lecture. Une employée de la bibliothèque Saint-Sulpice lui refile les livres à l'index, ceux dont les autorités religieuses interdisent la lecture. Elle se repaît de Verlaine, Rimbaud et Cocteau : « J'ai usé au moins deux exemplaires des *Enfants terribles* », se souvient-elle. À 16 ans, elle découvre le communisme, qui la déçoit : « Tu cherches quelque chose d'opposé au christianisme et tu ne trouves qu'un miroir, un système aussi autoritaire et écrasant qui t'oblige à ramper devant les chefs », dit-elle sur un ton désabusé.

Lorsque paraît *Refus global*, Paquerette en achète un exemplaire et va relancer Borduas chez lui. Elle rencontre Claude Gauvreau et lui tient tête dans les discussions. Ce dernier en reste bouche bée ! Elle fréquente alors les artistes Marcelle Ferron et tous les autres de la « bande à Borduas ». Jeune mais déterminée, Paquerette n'hésite pas à contester certains dogmes des Automatistes : « J'étais une intellectuelle et ils se méfiaient un peu de moi, se souvient-elle, mais ils adoraient les discussions animées. Nous passions de longues soirées à boire et à nous engueuler à la Hutte Suisse. »

À cette époque, Paquerette sent le besoin de défendre et de faire connaître ses amis artistes. Peu douée pour la peinture, elle se sert de la seule arme qu'elle possède, les mots. Elle vend son premier article au rédacteur en chef du *Petit Journal*, Jean-Charles Harvey, « qui ne savait pas comment se débarrasser de moi », se souvient Paquerette en riant. Commence alors une carrière de journaliste peu banale : « La misère de ces artistes faisait peine à voir, se souvient-elle. Tout le monde les invectivait sans essayer de comprendre le sens de leur démarche. Ils se battaient moins contre une religion que contre une structure économique paysanne où le clergé dominait tout. Il y a un lien direct entre une civilisation agricole et la structure catholique. » ▶

PHOTO : MARTIN LAPRISE

L'air de Paris

Paquerette a 23 ans; elle séjourne à New York où Borduas est installé. Elle y rencontre un garçon qui l'invite à Paris. Pourquoi pas ? Après tout, elle a 45 dollars en poche ! Voici donc Paquerette vivant la bohème parisienne avec les peintres québécois à Montparnasse. Elle survit grâce aux articles qu'elle adresse régulièrement aux magazines *Maclean* et *Châtelaine*, des comptes rendus d'expositions, des portraits d'artistes. Elle envoie ses poèmes à Albert Camus, alors directeur de collection chez Gallimard. Celui-ci lui écrit : « Dans vos textes [...] on trouve une force, une passion, un déchaînement qui ne peuvent laisser indifférent. » Il choisit quand même de ne pas la publier ! Un court séjour à Montréal, en 1959, la convainc de retourner en France, là où les « vraies affaires » se passent. De 1960 à 1980, Paquerette vivra donc à Paris : « Je n'allais pas rester au Québec pour regarder des révolutions tranquilles; j'aime quand ça bouge ! », me dit-elle sans équivoque.

> « Je n'allais pas rester au Québec pour regarder des révolutions tranquilles; j'aime quand ça bouge ! »

L'ami Riopelle

À Paris, Paquerette fait la connaissance de Jean-Paul Riopelle, alors en pleine gloire. Le pape du Surréalisme, André Breton, l'a surnommé Le trappeur magnifique et le peintre québécois joue le jeu à plein : « Il était conscient de son image et la cultivait, comme Félix Leclerc d'ailleurs, avec ses chemises à carreaux et ses bottes d'habitant », raconte-t-elle avec un sourire en coin. Riopelle et la jeune Villeneuve deviennent copains : « Il avait sa table réservée en permanence au Dôme et il raflait toujours l'addition, ajoute-t-elle. On n'y parlait que très rarement de peinture. Je me suis liée à Joan Mitchell, sa maîtresse, avec qui je me suis brouillée après leur rupture : elle essayait de rabaisser Jean-Paul en qualifiant sa peinture de " vulgaires machins ", elle qui n'a fait que bien assimiler le langage de De Kooning ! » Ouch !

De 1964 à 1968 Paquerette travaille à la prestigieuse Galerie Iolas qui expose les œuvres de Magritte, Max Ernst et Niki De Saint-Phalle. Elle fréquente ces peintres : « Magritte était très timide, il se cachait derrière moi les soirs de vernissage. » Comme elle parle le français international et non le joual, Paquerette n'éprouve aucune difficulté à se faire comprendre : « Le mot " québécois " n'existait pas encore, se souvient-elle, alors j'étais la canadienne de chez Iolas, point final. » Elle travaille à la radio française, toujours comme pigiste, et réalise des entrevues avec les cinéastes Pasolini et Antonioni.

Les Canadiens débarquent

En 1970, Paquerette accepte le poste de chargée des communications au Centre culturel canadien de Paris. Elle fait connaître les artistes du Canada en voyage en France; c'est ainsi que naît son amitié avec Michel Tremblay, venu à Paris présenter *Les Belles-Sœurs* : « Je lui ai obtenu des entrevues à la radio et une première page dans *Le Monde*. On ne se quitte plus depuis ce temps-là. »

Pendant 10 ans, elle occupe ses fonctions avec intensité. Lorsque le Centre veut organiser un hommage à Matisse, Paquerette communique avec sa fille Marguerite, une amie, et obtient des œuvres originales du grand peintre. « Je suis toujours restée une pigiste locale, jamais une fonctionnaire du gouvernement canadien, précise-t-elle. Il fallait du doigté pour accommoder les Québécois, les Canadiens anglais et la clientèle française. Je peux dire que je suis devenue diplomate sans le titre », affirme-t-elle en riant.

Paquerette Villeneuve avait connu l'auteur Ionesco à Montréal en 1955; ce dernier cherchait alors une comédienne pour jouer *La Leçon* : « Je lui ai présenté Dyne Mousseau qui a obtenu le rôle, son premier », se souvient-elle. Lorsqu'elle rencontre le grand auteur chez lui, à Paris, Ionesco, malade, mélange allègrement alcool et antidépresseurs : « Un jour j'arrive chez lui et il me lance, devant son épouse : " Ah Paquerette, vous ne vieillissez pas, contrairement à ma femme ! " » Fin des visites ! ▶